

CONFESIONS

Fig. 22 sept. 1973 — Figaro —

Vie et mort d'un poète

par Maurice CHAPELAN

LA DÉFAITE

par Pierre Minet.

Éditions Jacques Antoine, 33 F.

NÉ en 1909, M. Pierre Minet vient d'avoir soixante-quatre ans : il en avait trente-huit lorsqu'il publia *La Défaite*, au lendemain de la guerre. Ce livre eut aussitôt un très grand retentissement et je n'ai jamais oublié la forte impression qu'il me fit alors. En le relisant, après un quart de siècle, je l'ai redécouvert avec un plaisir égal. Il n'a pas pris une ride et pourrait avoir été écrit par un jeune révolté d'aujourd'hui. « Confessions » d'une sincérité absolue, sans fanfaronnerie ni complaisance, il retrace la crise d'une adolescence brève, entre seize et vingt-cinq ans.

L'auteur appartient à une famille de bonne bourgeoisie rémoise. Doué d'une imagination irrépressible, il fut un enfant rêveur, exalté à la fois par ses lectures et par ses chimères. S'il s'avoue marqué pour toujours par le catholicisme, il ressort de ses aveux qu'il a surtout été traumatisé par son éducation religieuse, qui lui infusa précocement la hantise du péché mortel (on devine lequel) et la terreur de l'enfer. Au cercle Saint-Michel, il fréquentait la fleur de la jeunesse catholique rémoise, où il prit l'habitude de boire aux frais des copains...

Incapable de s'intéresser aux études ni aux travaux agricoles d'un père qui lutait pour remettre en valeur une propriété endommagée par la Première Guerre mondiale, il devient

commis d'une fromagerie en gros à Châlons. Mais son seul désir est de partir pour Paris et d'y vivre libre, ce qu'il réalise grâce aux quelques francs qu'il obtient du curé de sa paroisse. Le voici donc, à seize ans, lâché sur le pavé de la capitale. A part deux brefs retours dans sa famille, il en restera le rôdeur émerveillé. Pour vivre, il passe d'un emploi à l'autre, clochard ou quasi entre-temps et parasitant ses amis et relations, hommes ou femmes, avec un amoralisme agressif. Ivre du Paris nocturne, il y perd son innocence avec une fille et sent son esprit se vider « des substances excrémentielles que l'éducation et l'ignorance y avaient accumulées ». Il ne fréquente que des individus en marge, des ratés, aussi excentriques que lui-même se pique d'être, au nom de la liberté et de la poésie. Il passa, aux yeux de ses amis, pour un autre Rimbaud, séduits qu'ils sont par son cynisme, sa révolte, son mépris de tous et de tout. Et quels amis ! L'équipe des Rémois qui devaient fonder *Le Grand Jeu*, les frères Simplistes : René Daumal, Gilbert-Charles Lecomte et Roger Vailland... Bouvieries, tapage nocturne, errances au Quartier Latin, à Montmartre, à Montparnasse, dans des bistrotis comme le Lapin agile ou le Vieux Paris. A la façon de Toulouse-Lautrec, il trouve un agréable refuge dans les « maisons », sur une table desquelles il s'installe pour griffonner ses poèmes.

Une extravagante histoire d'amour — ivresses et bagarres ! — et une maladie douloureuse, qui le cloua à l'hôpital puis à Berck (de 1929 à 1933) transformèrent en homme cet adolescent indomptable. « Guéri je suis mort », écrit-il. A vingt-cinq ans. Mort à la poésie, à la liberté, au non-conformisme. Rangé, en somme. Ce qu'il n'a plus cessé d'être.

La Défaite contient des pages admirables sur la vie nocturne à Paris, sur la misère, sur la faim, sur le Montparnasse des années trente, dont M. Pierre Minet fut l'enfant terrible. Adolescent, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, il était un séducteur irrésistible. Il n'aurait tenu qu'à lui d'être à fond un héros comme celui de *Théorème* : il se contenta de l'être un peu... Ses « confessions » forment un très beau livre, d'une sincérité émouvante, d'un style alerte et poétique, et qui restera un document sur une époque et la crise, toujours recommencée, des adolescents valeureux.

M. C.

notes



poésie /